

PATRICK SCHMOLL

Ingénieur de recherches, anthropologue
Université de Strasbourg/CNRS
Laboratoire DynamE (UMR 7367)
<schmoll@misha.fr>

L'Amour : une figure résiliente

Une figure idéale et ses pratiques réelles

Amour(s)? Le dédoublement du titre dans son pluriel ne fait pas que sacrifier à l'artifice rhétorique permettant d'embrasser, dans une même thématique, à la fois une forme idéale et la pluralité de ses manifestations ou déclinaisons. S'il faut rappeler qu'amour est l'un de ces curieux mots de la langue française qui se comporte au masculin quand il est singulier et au féminin quand il est pluriel, c'est surtout pour souligner que le passage du singulier au pluriel s'opère au prix d'un glissement de sens, presque une trahison: les amours (si elles sont multiples) répondent-elles aux exigences de l'Amour (avec un grand A: unique)?

Plus étrangement encore, l'amour au singulier dissimule derrière l'usage d'un terme unique une multiplicité de sentiments, qui vont du désir et de la passion (l'*éros* des Grecs) jusqu'à l'amour désincarné de Dieu pour ses créatures, en passant par l'amitié, l'attachement entre parents et enfants, ou l'amour du prochain. À l'inverse, « nos » amours, pourtant plurielles, resserrent étonnamment le champ sémantique du mot au seul cas de figure des relations que nous entrete-

nons avec généralement une personne à la fois, et impliquant la sexualité.

« Les » amours nous inciteraient donc en première approche à traiter de l'amour comme de la forme sociale et culturelle que se donne la sexualité dans l'humain. La diversité des genres amoureux (platonique, courtois, romantique, libertin...), la multiplicité des catégories de sentiments qui y sont associés (attirance, passion, tendresse, confiance...) et leur variabilité d'une société et d'une époque à une autre, affectent jusqu'à la définition de ce que l'on doit entendre par « amour ». Ils signalent en tout cas un construit humain qui imprime ses variations à ce qui serait autrement l'invariance biologique du sexe (lequel n'est, du coup, plus du tout invariant dans notre espèce).

Cependant, l'Amour, au singulier et souvent avec un grand A, désigne aussi des formes qui ignorent la sexualité ou affirment s'en affranchir: amour courtois, amour platonique, amitié... Et, du reste, les dispositifs, codes, scripts, rituels de la rencontre amoureuse ne garantissent pas une issue dans l'automatisme biologique du rut, bien au contraire: ils ont souvent pour caractéristique d'inventer des circuits compliqués qui retardent et contournent la satisfaction bêtement et joyeusement mammifère de nos dispositions, au

point de se justifier par eux-mêmes et souvent de rendre cette satisfaction impossible. L'amour semblerait même exalté par les interdits et les détours qu'il se donne pour durer, devenant invocation, récit, théorie, dont la mythologie et la littérature font depuis toujours leur profit.

C'est donc d'une forme (une figure, un idéaltype...), de ses effets sur les usages, de ses transformations en cours, que se propose de traiter ce numéro de la *Revue des sciences sociales*: l'Amour avec un grand A, celui dont un Roland Barthes a si bien su décrire le discours, mais saisi dans ses tensions et ses contradictions avec «les» amours effectives de Madame et Monsieur Tout-le-monde.

La pertinence de ce numéro repose sur le constat d'un écart, en l'affaire, entre idéal et pratiques réelles. Le modèle romantique continue à exercer sa prépondérance dans la littérature, au cinéma, dans la publicité, et les études régulièrement commanditées par la presse sur ce thème confirment que l'amour, entendu en ce sens, reste une valeur centrale pour nos contemporains. Mais la figure d'un lien privilégié (unique, exclusif, éternel) avec l'âme-sœur a, dès les origines de cette figure, été contredite par la pratique plus ou moins répandue de l'infidélité. Cette réalité de nos relations, qui est celle du multiple, du pluriel, est devenue depuis quelques décennies visible et revendiquée: engagement à durée déterminée et sous réserves dans la relation; multiplication des divorces; baisse du nombre des mariages; parcours individuels rythmés par la succession de liaisons courtes, parfois menées en simultané; vies de couple devant faire une place aux «ex»; recombinaisons complexes des liens au sein des familles recomposées; émergence de formules de vie à plusieurs partenaires... Les sites de rencontre en ligne les plus connus continuent à se soutenir d'un discours promettant l'âme-sœur, alors que ceux qui les fréquentent font l'expérience, recherchée ou obligée (du fait des propriétés du dispositif), d'une polygamie en réseau.

Les facteurs de ces transformations ont été identifiés et décrits: allonge-

ment de l'espérance de vie impliquant d'avoir à ménager, si elle est maintenue, une vie en couple plus longue; évolution des mœurs et des valeurs; sollicitations par les récits et images portés par la publicité, la littérature, le cinéma; influence des pairs dans les groupes adolescents; multiplication des possibilités de rencontre offertes par les loisirs et par les moyens de déplacement et de communication (Internet, téléphonie mobile...).

Les études littéraires qui explorent dans la profondeur historique l'apparition de cette figure dans la littérature courtoise et son évolution jusque dans la littérature romantique, et les études culturelles et ethnographiques qui permettent d'en comparer les manifestations d'une société à une autre, identifient dans cette figure un construit culturellement et historiquement daté, né en Europe, et qui accompagne la formation de l'individualité moderne: alors que le sentiment amoureux (la passion a fortiori) est, dans nombre de traditions, peu ou pas pris en compte dans la négociation des mariages, voire considéré comme un facteur de désordre social, nos sociétés sont les premières à déployer un modèle qui place ce sentiment amoureux et le libre choix des partenaires au-dessus de toute autre considération.

Cet amour duel, exclusif, est-il une forme «solide», qui perdure, affirmée comme référence et horizon de vie, à travers les transformations que l'on observe aujourd'hui dans la sexualité, l'évolution des rapports de genre, le couple, la famille? Ou bien l'exaltation même du modèle (au cinéma, dans la publicité et dans une partie de la littérature) est-elle son chant du cygne, l'expression d'une nostalgie éprouvée pour un pays imaginaire dont nous nous éloignons? L'amour exerce-t-il ses effets d'idéal d'autant plus fortement qu'il est perdu ou impossible? Les pratiques présentes annoncent-elles de nouveaux modèles, de nouvelles définitions de l'amour?

Les romantiques, les libertins, les nostalgiques

Les auteurs qui contribuent à ce numéro (ou les auteurs sur qui ces auteurs écrivent) semblent partagés sur la valeur qu'ils accordent à cette figure de l'Amour. En affirmant la liberté de choix du sujet, contre les institutions sociales qui commanderaient avec qui il peut ou doit frayer, la figure est porteuse d'émancipation. Le romantisme, c'est la modernité contre la tradition, le souffle des révolutions. Mais c'est également une figure totalitaire, qui exige l'arrimage de l'être à une âme-sœur, et une seule, pour la vie et au-delà: forme exclusive de la relation dont, finalement, l'institution du mariage s'est tout à fait arrangé, et contre laquelle s'élèvent ses détracteurs, notamment, les libertins.

Si, avec la libération des mœurs, la figure de l'amour romantique perd chez nous de sa portée contestatrice, on ne doit pas oublier que dans les pays où les traditions pèsent encore lourd, il garde toute sa valeur subversive. L'œuvre de l'écrivaine algérienne Malika Mokkedem, analysée ici par Souad Atoui-Labidi, montre que dans une société où dominant encore contraintes et interdits sur l'expression de soi, raconter une histoire d'amour du point de vue d'une femme est une manière d'affirmer le primat du désir individuel sur les normes sociales. Le romantisme, qui a inspiré les révolutions européennes du XIX^e siècle, reste un flambeau, un étendard sous les couleurs duquel de nouvelles générations de femmes, encore aujourd'hui, se battent dans les pays émergents. L'Amour est une exigence pour les femmes éprises de liberté, un combat contre les institutions patriarcales. On pourrait aussi le présenter comme la négation de l'esprit du capitalisme: il est don de soi et exclusivité, et non pas calcul sur les termes d'un échange, surtout si ce dernier est marchand. Il n'y a pas d'amour «arrangé».

Mais les contributions à ce numéro montrent que les antagonismes sur lesquels s'étaye la figure ne sont pas aussi clairement marqués. Que dire,

par exemple, de l'opposition entre raison et passion? En Occident, l'amour passionnel exprime, depuis le début de sa thématisation dans la littérature courtoise, l'affirmation des choix individuels des amants contre la famille et la société. Cette forme du choix réciproque, valorisée chez nous, reste inconcevable en Inde, par exemple, où une expression publique du désir est choquante, et où des cartes de la Saint-Valentin ont pu faire l'objet d'autodafés. Émilie Arrago-Boruah souligne qu'en Inde, le choix d'un partenaire doit être le résultat d'un calcul raisonné. La modernité fait son chemin, mais pas sous l'angle des critères de choix, qui eux, restent exprimés sur le mode du calcul des avantages de tel ou tel partenaire. Ce qui est nouveau, c'est qui décide. De plus en plus, à commencer par les classes moyennes qui ont accès aux moyens de communication en réseau, l'élection mutuelle des partenaires concerne ces derniers d'abord, et beaucoup moins les familles. Les sentiments y jouent certes un rôle, voire même la sexualité avant le mariage. Mais, bien que certains admettent s'être aimés avant de se marier, on continue la plupart du temps à dire qu'on a appris à s'aimer après le mariage, c'est-à-dire après une décision raisonnée: le mariage, dans le discours, reste «arrangé», bien qu'il le soit entre les partenaires eux-mêmes, et de moins en moins par les familles. Représentatif de ce positionnement, c'est le site de rencontre en ligne qui est présent comme le tiers qui a permis l'entremise, prenant en quelque sorte la place de la «marieuse» de nos campagnes d'autrefois.

L'Amour sait donc se faire stratège, prendre ici les dehors du calcul rationnel présidant aux arrangements matrimoniaux. À condition que ne soit pas bousculé ce qui est au centre de sa figure: deux êtres faits l'un pour l'autre... et pas plus de deux. Félix Dusséau, à propos des amours bisexuelles, montre que la figure peut bien s'arranger de l'homosexualité, dès lors que le lien amoureux reste duel. Cette image de la complémentarité entre deux partenaires continue sans doute à s'étayer sur le modèle de la division sexuée (laquelle, de fait, ne connaît

que deux sexes complémentaires), qui confronte la figure de l'Amour duel à une limite d'ordre logique quasi arithmétique. Les amours bisexuelles, à cet égard, sont un analyseur de la difficulté de la forme «amour» à s'extraire de ce socle biologisant, en raison non seulement de l'identité de l'objet aimé (qui peut être aussi bien homo qu'hétéro), mais aussi de sa pluralité. La bisexualité est en effet une attirance pour les personnes des deux sexes: elle ne peut donc se penser que dans la multiplicité. Or, les enquêtes montrent que les bisexuels sont discriminés, y compris par les homosexuels, non pas en matière de sexualité, mais dans le choix d'une relation stable, en raison de ce que celle-ci implique de télescopage avec les représentations de l'Amour et de la conjugalité. La bisexualité échoue à porter l'image d'une relation exclusive à un autre qui serait tout pour soi, puisqu'elle est la sexualité d'un homme ou d'une femme avec «à la fois» un homme et une femme. La bisexualité emporte donc l'existence possible de trois partenaires au moins, et non plus deux, ainsi que le glissement de l'un à l'autre, et donc l'inconstance, sauf à envisager un ménage à trois, lequel n'est pas non plus dans la représentation canonique de l'Amour.

Cet aspect de construit social de la figure, visible dans ses apories, a été très tôt dénoncé dans ses effets d'idéologie, déjà par des auteurs comme Cervantès décrivant les égarements de Don Quichote du fait de ses lectures romanesques. À l'époque classique, en France, la passion s'oppose dans la littérature à la raison, et la synthèse, dans une œuvre comme *Le Cid*, s'effectue sous les auspices du roi qui accorde son pardon. La passion charnelle réintègre le cadre du mariage. La figure de l'Amour fait converger l'amour courtois, les récits précieux et pastoraux, et un platonisme défensif: l'amour idéal ignore le corps au profit de l'union des âmes. Mais les détracteurs de la figure ne manquent pas, et le XVIII^e siècle français, notamment, va être celui d'une révolte, celle des libertins, contre cette figure. Luisa Messina décrit comment, à cette époque, le sexe, de passionné qu'il était, revient

du côté de la Raison. L'amour n'est que la recherche du plaisir et l'atteinte d'un but: la conquête de l'autre, pour laquelle il faut jouer des rôles. Le monde du libertin n'est d'ailleurs que cela: un théâtre où l'on joue des rôles, qui n'ont pas lieu d'être respectés. La sexualité débridée s'attaque ainsi, bien avant les années 1960, à la figure de l'Amour en tant qu'elle fait partie des dogmes que l'on conteste. Car le libertinage n'est pas que le fait de pratiquer l'amour pour le plaisir: c'est le fait d'en parler, d'écrire dessus, qui est nouveau à l'époque. Il va de pair avec une critique radicale de tous les dogmes.

De nos jours, le libertinage semble pouvoir se donner libre cours grâce aux technologies qui facilitent la rencontre avec une multitude de partenaires potentiels. L'Amour exclusif et éternel fait place à des liaisons qui se succèdent, qui parfois sont menées de front avec plusieurs partenaires, et qui, même quand elles impliquent un engagement exclusif (le temps qu'elles durent), constituent l'équivalent d'une «polygamie séquentielle» (Chauvier 2004). On se dit que la figure de l'Amour romantique n'en a plus pour longtemps.

Pourtant, même dans ce contexte d'*hubris* hypermoderne, l'affaire ne semble pas réglée. Traitant des raisons du succès que connaissent les sites de rencontre, Pascal Lardellier revient sur ce que l'on peut considérer comme une «révolution copernicienne» dans les manières de se rencontrer et de s'éprendre les uns des autres. Faisant d'une certaine manière écho à ce qu'écrivait Émilie Arrago-Boruah sur les sites indiens, il souligne le traitement calculeur qu'impose l'outil: on parle de soi, on fait connaissance, avant de se rencontrer, et quand on se rencontre, on couche très vite, et ensuite seulement l'amour se construit peut-être. Il en résulte une diffraction entre une attente d'amour toujours présente, et des pratiques réelles de sexualité consommatoire. L'Amour, ainsi, ne disparaît pas en tant qu'idéal: au contraire, il persiste comme horizon des rencontres, et peut-être se renforce de devenir inaccessible. L'Amour qui, dans la littérature courtoise, s'exaltait en proportion de la frustration de

la sexualité contrainte par le mariage (Rougemont 1972), devient un idéal qui aujourd'hui résulte au contraire de la banalisation du sexe. On retrouve, sous une forme plus nostalgique et pessimiste, cette idée d'un amour qui s'idéaliserait à mesure qu'il tend à disparaître, chez un auteur comme Michel Houellebecq, dont les thèmes amoureux sont analysés ici par Gilles Viennot. Mais l'Amour, comme figure idéale, ne s'est-il pas toujours nourri de sa propre impossibilité ?

Ainsi, que l'on considère l'Amour comme une figure subversive et émancipatrice, ou au contraire comme une figure totalitaire à laquelle il faudrait opposer des alternatives (libertines, polygames, communautaires...), les contributions à ce numéro montrent toute la force et la complexité de la figure, sa capacité à évoluer avec son temps, à s'implanter dans des cultures et des sociétés qui lui sont exotiques, à inventer de multiples déclinaisons en fonction des réactions qu'elle suscite. L'Amour se joue même de ses contradictions et paradoxes, et la figure que l'on croit vouée à disparaître dans l'essor des mœurs libertines, sous le coup des technologies de la rencontre, ou face à l'invention de nouvelles manières de s'aimer et de vivre ensemble, à plusieurs et/ou entre partenaires de même sexe, l'Amour persiste comme référence, notamment parce que les pratiques réelles déçoivent, parce que le monde en général déçoit. Moins l'Amour est présent dans la réalité, mieux il fonctionne comme idéal, qui de ce fait se maintient. C'est une vieille dame, mais dont les charmes retors lui assurent longévité et jeunesse. « Les amours mortes n'en finissent pas de mourir », chantait Serge Gainsbourg...

Au creuset de l'amour : l'écriture

Pour comprendre comment évolue aujourd'hui cette figure, il faut se demander d'où elle vient, et traiter de ce qui la constitue au départ : des récits. L'histoire de l'amour est-elle

autre chose que l'histoire des histoires d'amour ?

L'un des apports saillants de ce numéro est sans doute de faire ressortir la question du médium, c'est-à-dire des supports et des contenus qui véhiculent la figure. Nous avons ouvert notre appel à contribution à toutes les disciplines des sciences humaines et sociales, ainsi qu'à celles des lettres et humanités, et il faut bien dire que ces dernières sont fortement présentes dans ce numéro. La prépondérance d'études portant sur des récits se justifie en sciences sociales, si l'on se pose à leur sujet la question de savoir qui écrit à qui, comment et pour dire quoi, et obtenir quoi. Les articles de ce numéro nous rappellent que la figure de l'Amour occidental, qui est inséparable de la naissance et du déploiement de la modernité, naît avec un genre littéraire, le roman courtois (Rougemont 1972) et, nous l'avons souligné ailleurs d'un point de vue médiologique (Schmoll 2014), avec la diffusion de son support, le livre, et d'un usage à l'époque innovant de ce support : la lecture silencieuse qui permet de garder pour soi ce que l'on lit et d'entretenir un rapport personnel, intime, aux personnages du récit. Les histoires d'amour sont transgressives : elles ne se lisent pas à voix haute devant le groupe à la veillée.

L'Amour tel que nous le connaissons en Occident est donc étroitement associé à l'histoire du livre et de ses usages intimes. Et si la modernité, dans certaines de ses caractéristiques (la revendication de liberté individuelle de choix, notamment) a partie liée avec cette figure (autant qu'avec la liberté d'écrire et de lire), alors on peut prédire que la fin de l'amour, c'est la fin du livre et la fin de la modernité, si de tels accomplissements sont envisageables. En tout cas, les convulsions de la figure sont étroitement associées à celles de la modernité, et repérables à celles des régimes de l'écrit. On prêterait donc une attention particulière à ce que devient l'Amour dans une société où les médiums verticaux qui, à l'instar du livre, s'adressent à un récepteur passif (le cinéma, la presse écrite, la radio, la télévision...) cèdent du terrain aux médiums interactifs en réseau.

Denis de Rougemont (1972) a montré, à propos de la littérature courtoise, que l'Occident invente au XI^e siècle un mode original d'organisation de la rencontre sexuée, qui passe par le récit : l'amour est dévié de la satisfaction réelle de la sexualité, où il ne peut s'exercer en raison des interdits du mariage, et s'exalte dans la consommation de récits de fiction où il trouve à s'assouvir imaginairement. Cervantès, pour évoquer à nouveau son *Don Quichotte*, avait déjà en son temps dénoncé les effets perniciose de la lecture sur les lecteurs des romans de chevalerie. René Girard (1961) reprend l'exemple de ce récit pour exposer son modèle de la construction mimétique du désir. Don Quichotte est amoureux de Dulcinée parce qu'il s'identifie au chevalier Amadis de Gaule dont il lit les histoires, et qu'ainsi le livre lui désigne comme objet désirable une jeune femme susceptible de prendre la place d'une princesse à sauver. Mais Don Quichotte n'est pas seulement, dans le récit de fiction, un personnage qui tombe amoureux d'un autre personnage. Il nous montre comment le lecteur de livres qu'il est tombe amoureux d'un personnage issu de ses lectures : il n'a en effet jamais rencontré Dulcinée qui, à tous égards, est un personnage fictionnel, non seulement pour nous, qui lisons son histoire, mais pour lui.

Cet emboîtement des histoires (Cervantès écrit un livre qui raconte l'histoire d'un personnage qui lit les histoires que racontent d'autres livres) nous dit également autre chose : sur le rôle rien moins qu'innocent de l'auteur. Si les histoires que racontent les livres ont pour effet de fournir aux lecteurs les caractéristiques de leurs objets idéaux, ainsi que la marche à suivre pour les atteindre, peut-on exclure que l'auteur, fort de ce pouvoir magique que lui confère l'écriture, ne soit tenté d'en profiter ? On sait l'aura dont bénéficient les écrivains dans n'importe quelle conversation entre gens cultivés. Les troubadours et trouvères ne faisaient-ils que chanter des histoires aux dames du temps jadis, ou bien instruisaient-ils ces dernières de la théorie du *fin'amor* pour mieux se proposer comme adéquats sujets de travaux pratiques ? Dès lors, dans une

approche quelque peu foucauldienne, on verrait volontiers dans le livre un dispositif organisant, via le médium du support et de son contenu fictionnel, la rencontre entre un auteur, son lecteur ou sa lectrice, et les personnages de la fiction.

Stéphane Cermakian déconstruit en ce sens l'écriture de Ronsard. Deux siècles avant le poète français, un Dante ou un Pétrarque, prolongeant le genre courtois, déploient l'évocation d'une femme aimée provoquant une passion brûlante sous le signe de l'impossibilité de leur union physique, transmutée par la grâce divine (bien plus puissante que le désir pour la femme de chair), où l'aimée est un représentant de la céleste Vierge Marie, intermédiaire pour transformer l'amour charnel en amour spirituel. Ronsard, à la différence des maîtres toscans, mêle le caractère céleste de la dame et les désirs charnels qu'elle suscite. L'érotisme est présent, les amours sont plurielles, et la multiplicité des expériences décline l'amour sous toutes ses formes sans se résoudre à n'en retenir qu'une. Il y a une tension entre le désir physique et l'idéalisation, et entre le multiple et l'unique, alors que la figure de l'Amour idéal exclut a priori ce genre de tentations. La dame aimée n'est pas la seule dans l'esprit du poète : les femmes (plusieurs femmes) le séduisent. Le sentiment est unique, mais les portraits en sont innombrables. La femme a mille visages et suscite autant de sentiments amoureux différents.

Mais cet oxymore de l'amour présenté comme un « doux mal » est aussi une stratégie pour entretenir l'excitation du lecteur (et de la lectrice). La carrière de l'amoureux n'est pas une longue traversée vers l'élévation spirituelle, mais un recueil de ressentis contradictoires et contrastés, exprimant tantôt douleur du rejet et délices du corps convoité, jouant constamment sur la transgression, excitant le désir. L'écriture établit une relation triangulaire entre le poète, la femme désirée et le lecteur/la lectrice. Il semble que Ronsard ait cherché à séduire un lectorat étendu, selon un procédé qui n'est pas éloigné de la publicité contemporaine (et nous ren-

voyons ici à l'article de Jean-Marie Gachon sur ce sujet) : exacerber le désir et faire miroiter sa satisfaction prochaine, ce qui ne fait qu'entraîner le consommateur dans la poursuite d'une illusion. Et c'est bien cette perte dans le multiple, que décrit Ronsard. En déplorant sa fragilité, son égarement, il touche son lecteur, homme ou femme. Il ne se cache pas d'être avide de gloire littéraire, vainquant la douleur par l'immortalité, mais ce n'est pas là qu'une mise en scène de lui-même : la Muse le sauve. La douleur force le poète à chanter, et la dame est l'énergie de l'écriture qui l'éternise en même temps que lui.

Pour prendre un autre exemple, dans la littérature contemporaine cette fois, on se reportera à l'analyse que fait Camille Moreau de l'écriture de deux couples d'auteurs, Julia Kristeva et Philippe Sollers d'un côté, et Catherine Millet et Jacques Henric de l'autre, connus pour avoir exposé publiquement, dans leurs livres, leurs relations polyamoureuses. Qu'est-ce qui pousse ces couples à écrire puis à publier des textes qui témoignent de leur liberté sexuelle et amoureuse, des textes dont leurs partenaires vont prendre connaissance en même temps que le public, et auxquels ils vont réagir à leur tour en écrivant ? Le principe de cette écriture alternée est déjà intéressant en soi : il semble en phase avec une époque où les technologies de réseau, rompant avec la dissymétrie classique entre l'auteur-actif et le lecteur-passif, autorisent des retours du lecteur vers l'auteur, une interactivité entre égaux devenus auteurs-lecteurs. L'échange par livres interposés reproduit le modèle de la littérature épistolaire, mais aussi celui des échanges en ligne entre deux correspondants, au sein d'un réseau dont les participants peuvent lire leurs publications.

Les relations polyamoureuses de ces écrivains semblent déroger au modèle de l'Amour romantique, pourtant, leurs couples tiennent en tant que couples : ils ne sont pas exclusifs, mais ce sont bien des couples. On ne saurait l'expliquer sans tenir compte du rôle que, là encore, joue l'écriture, une écriture adressée à l'autre et qui sollicite le public pour assurer son affirmation.

Ce sont là, nous dit Camille Moreau, des auteurs qui ont fait de leur vie des livres et de leurs livres leurs vies. Et de rappeler les mots de Belinda Canone dans *L'écriture du désir* : « Il me semble qu'on n'a pas assez dit comment l'activité d'écrire s'enracine dans le désir, dont elle est une des manifestations essentielles ». On pourrait penser que ces écrivains tiennent un discours *sur* l'amour, adressé à des tiers à propos de ce que l'on peut vivre à deux et à plusieurs. Mais, en fait, le lecteur se trouve, à son insu, embarqué dans la relation de couple des auteurs. De quelle façon, et pour quoi faire ? Pour, précisément, servir de témoin et renforcer la relation de couple. L'écriture n'est donc pas seulement un dire-l'amour, mais elle est l'amour lui-même qui se tisse entre ceux qui écrivent, sous les yeux des lecteurs. Si tel n'était pas le cas, il eût suffi aux protagonistes de s'écrire en privé. De même que l'on se marie devant Dieu et devant les hommes, l'écriture publiée construit, du fait de son adresse au lecteur, un autre qui regarde le couple et l'assure de son existence. Dans tous les sens de l'expression, ces couples, en écrivant, « font » l'amour.

Le fait que des personnages de fiction nous dictent les scripts sur lesquels nous vivons nos propres émotions amoureuses et tissons nos propres histoires, mais aussi, et plus subtilement, le fait que nous entretenions une forme de relation avec ces personnages quand nous lisons, et qu'à bien des égards, nous nous constituons nous-mêmes comme les personnages des histoires que nous nous racontons, indique bien que l'Amour, sous ses dehors de sentiment sincère et vrai, est un construit dont nous sommes les jouets. Les personnages de fiction s'offrent à nous comme modèles de nos amours, et nous projetons ensuite ces sentiments socialement et littérairement construits sur les êtres réels que nous rencontrons, mais que nous traitons comme des personnages de fiction. À cet égard, les espaces de rencontre en ligne, tels les sites déjà évoqués, fonctionnent comme les supports d'une écriture mutuellement adressée, entre un nombre indéfini d'auteurs-lecteurs qui se « fictionna-

lisent» en personnages de leurs narrations partagées. Les jeux vidéo, que nous étudions en clôture de ce dossier, font franchir un pas de plus à cette sorte de virtualisation de la sexualité, en y ajoutant l'immersion à l'intérieur même de la fiction. Le «faire comme si» du dispositif ludique autorise en effet une expérience à cheval entre fiction et réalité, il offre un espace remarquable pour l'activation de ce vécu déjà paradoxal en soi qu'est le sentiment amoureux. Mettant en exergue ce que l'on entrevoyait déjà à propos des personnages de roman, à savoir que l'on peut tomber amoureux d'un être qui n'a pas de réalité physique, un artefact, le «design émotionnel» de ces jeux démontre que le sentiment amoureux lui-même est artificiel.

Au final, l'un des apports les plus intéressants de ce numéro est de revenir sur l'une des questions que posait l'appel à contribution, celle du déclin (ou non) et de la disparition souvent annoncée de la figure, en tout cas sous sa forme (proto)typique: celle de la relation élective, sexuellement exclusive, irremplaçable, entre deux êtres qui trouvent l'un dans l'autre un sens, une raison à ce qu'ils sont. La question, sous cette forme alternative, est mal posée. Plutôt que de rechercher les signes d'une révolution des mœurs qui mettrait fin à l'idéal romantique, il semble plus pertinent de s'intéresser à une forme sociale qui manifestement perdure (dans la littérature, au cinéma, à la télévision...), mais qui décline constamment, et sans doute depuis qu'elle a émergé au XII^e siècle, de nouvelles variantes, et en même temps de nouvelles échappées, qui se répondent les unes aux autres. L'Amour fait rêver, «les» amours permettent de respirer hors d'un rêve possiblement étouffant.

La figure de l'Amour fait irruption, historiquement, socialement et psychologiquement, dans un contexte de détérioration des cadres de l'identité individuelle: quand la société ne me rassure plus sur qui je suis, je cherche cette réassurance dans le regard de l'autre, et préférentiellement d'un seul autre, qui tel un miroir me dit que je suis le plus beau/la plus belle en ce pays. Cette puissance narcissique

de l'Amour est le gage d'une pérennité de la figure. Il n'y a pas de raison, dans les sociétés dans lesquelles nous vivons, de plus en plus dures humainement, qu'une telle figure se délite, au contraire. L'Amour avec un grand A reste l'horizon pour nombre d'entre nous. Mais tout en même temps, il s'agit d'une figure totalitaire, addictive, qui inspire à tout humain normalement constitué, surtout quand il en a expérimenté, et les délices, et les déceptions, l'envie d'expériences amoureuses alternatives. Chaque époque produit ainsi ses solutions de fuite hors de la figure: l'adultère, le libertinage, la prostitution, le poly-amour... L'intérêt qu'il y a à étudier cette figure vaut donc pour la solidité de cette dernière, sa résilience, autant que pour les formes alternatives qu'elle ne cesse de produire et auxquelles elle semble capable d'indéfiniment s'adapter.

Bibliographie

- Barthes R. (1977), *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil.
- Chaumier S. (2004), *L'amour fissionnel. Le nouvel art d'aimer*, Paris, Fayard.
- Girard R. (1961), *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Grasset et Fasquelle.
- Rougemont (de) D. (1972), *L'amour et l'Occident*, Paris, 10/18.
- Schmoll P. (2014), *La Société Terminale 3: Amours artificielles*, Strasbourg, Néothèque.